Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Les icônes du Kunsthaus Zürich ne se fanent pas

20.11.2026.


Ces affiches ornent Zurich ces jours-ci. Photo © N. Sikorsky

Chacun de nous a ses tableaux auxquels il aime revenir. Il nous arrive d'aller au musée pour eux, en nous réjouissant à l'avance de les retrouver. Mais si un tableau familier se retrouvait ailleurs, entouré de nouveaux voisins ? Y découvririons-nous quelque chose qui nous avait échappé jusque-là ? Le Kunsthaus Zürich nous propose de telles retrouvailles avec l'exposition *Iconiques. Œuvres choisies de la collection*. Il ne s'agit bien sûr pas d'images religieuses, mais des chefs-d'œuvre emblématiques du musée. L'exposition ayant ouvert le jour de mon anniversaire, j'ai l'immodestie d'y voir un cadeau qui m'était personnellement destiné et je remercie mon musée préféré de cette attention .

Le titre anglais de l'exposition contient le mot *Evergreens*, littéralement « toujours verts » : un qualificatif que l'on associe plutôt aux plantes, aux sapins par exemple. Il convient aussi, semble-t-il, aux tableaux : pour le plus grand plaisir des visiteurs, un même espace réunit les œuvres favorites du public, devenues depuis longtemps les emblèmes de la collection, et d'autres, moins connues, qui attendent encore de devenir la découverte personnelle de quelqu'un.

L'éventail des époques est impressionnant : des maîtres hollandais du XVIIe siècle à Kokoschka et Warhol, jusqu'à la fin du XXe siècle. L'œuvre la plus ancienne date de 1622, la plus récente de 1998. Portraits, paysages, natures mortes, sujets religieux et mythologiques, abstraction, photographie, sculpture mécanique : en quelques pas, on change d'époque, de genre et de langage artistique. Aucun parcours n'est imposé : on peut suivre la chronologie ou le sens des aiguilles d'une montre, mais aussi sa propre intuition, quitte à traverser les salles en zigzag.


Oskar Kokoschka. *Couple d'amoureux au chat*, 1917.
Kunsthaus Zürich. Acquisition, 1933. Photo © N. Sikorsky

J'ai apprécié que la discussion autour des tableaux ait aussi été ouverte à des personnes qui ne sont pas nécessairement des spécialistes de la peinture. Des habitants de Zurich, connus ou non du grand public, ainsi que des membres de l'équipe du Kunsthaus, ont choisi des œuvres qui leur tiennent à cœur et expliqué leur choix. Aux habituelles indications sur l'artiste, la date et la technique s'ajoutent ainsi des confidences, des souvenirs, des doutes, qui rendent la visite de cette exposition encore plus personnelle.

Ainsi, le tout jeune artiste zurichois Andriu Deplazes (né en 1993) regarde le *Couple*

d'amoureux au chat d'Oskar Kokoschka (1917) et s'interroge sur la difficulté de faire durer l'amour et de vivre à deux. Sous l'intimité apparente du couple, il décèle de la solitude ; dans les poses, de la maladresse. Seul le chat permet de sourire.

Johann Heinrich Füssli. *Titania caressant Bottom à la tête d'âne*, 1793–1794.
Kunsthaus Zürich, Vereinigung Zürcher Kunstfreunde, 1941. Photo © N. Sikorsky

La directrice du musée, Ann Demeester, choisit un tableau du peintre suisse Johann Heinrich Füssli, réalisé à la fin du XVIIIe siècle. Sa propre expérience du théâtre lui en donne la clé : la Titania de Füssli caresse Bottom affublé d'une tête d'âne, tandis qu'autour d'eux se déploie un étrange rêve shakespearien. Moi aussi, je suis restée longtemps devant ce tableau, en me rappelant comment, en 2017, j'avais fait venir à Genève *Le Songe d'une nuit d'été* du Théâtre-Atelier Piotr Fomenko de Moscou. Et je suis certaine que la question posée par Ann Demeester — pourquoi l'une des jeunes femmes à l'arrière-plan fait-elle un signe au diable ? — a déjà fait réfléchir plus d'une génération d'amateurs d'art.

Isaack Luttichuys. *Le Garçon qui rit*, 1648.
Kunsthaus Zürich. Prêt à long terme d'une collection privée suisse, 2016. Photo © N. Sikorsky

Dans cette exposition, j'avais surtout envie de scruter les visages. Comment ne pas sourire à son tour devant *Le Garçon qui rit*, peint en 1648 par Isaack Luttichuys, maître du siècle d'or hollandais ? Près de quatre siècles ont passé, et son rire est toujours aussi contagieux !

Alberto Giacometti. *Autoportrait*, vers 1923.
Kunsthaus Zürich. Acquisition avec une contribution du legs Hugo Peter, 2000. Photo © N. Sikorsky

Devant l'autoportrait du jeune Alberto Giacometti, réalisé vers 1923, peu après son arrivée à Paris, on oublie facilement les figures de bronze étirées qu'il créera plus tard. Ici, l'artiste est encore tout autre : un jeune homme qui se regarde et nous regarde avec intensité, des livres et des objets divers derrière lui.

Francis Bacon. *Trois études de dos masculin*. Triptyque, 1970.
Kunsthaus Zürich, Vereinigung Zürcher Kunstfreunde, 1982.
© The Estate of Francis Bacon. All rights reserved / 2026, ProLitteris, Zurich.

Dans le monumental triptyque de Francis Bacon, *Trois études de dos masculin* (1970), l'homme nous tourne le dos – il faut chercher son visage dans le miroir. Mais le reflet n'offre pas davantage de contours bien définis : les traits se déplacent, le corps semble se tordre et le simple fait de regarder devient une expérience inquiétante.

Cindy Sherman, quant à elle, transforme l'idée même de l'autoportrait en un jeu de déguisement : un turban, une boule, des yeux révulsés, presque un masque de théâtre. Que de manières différentes de représenter un être humain, et que de choses à raconter en se représentant soi-même !

Cindy Sherman. *Autoportrait*, 1993.
Kunsthaus Zürich, collection de photographies. Don de Beatrice von Buchwaldt-Ernst, 2020. © 2026 Cindy Sherman / ProLitteris, Zurich. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la galerie Hauser & Wirth.

Une halte s'impose devant *L'École au village en 1848* d'Albert Anker. Le tableau date de 1895–1896 : le peintre portait donc déjà un regard rétrospectif. Comment voyait-il ce passé, à près d'un demi-siècle de distance ? Et quel regard portons-nous sur ces visages d'enfants attentifs, lumineux ? On n'en voit pas souvent de pareils dans les écoles d'aujourd'hui. L'artiste et éditrice Esther Eppstein, qui a choisi cette œuvre, souligne à juste titre l'individualité de chaque enfant. Ensemble, ils forment une classe, mais aucun ne s'y efface.

Albert Anker. *L'École au village en 1848*, 1895–1896.
Kunsthaus Zürich. Acquisition de la Vereinigung Zürcher Kunstfreunde et de la Zürcher Kunstgesellschaft, 2026. Photo © N. Sikorsky

Le commentaire consacré à une tout autre « icône » trouve ici un écho inattendu : la célèbre boîte de soupe d'Andy Warhol à l'étiquette déchirée, que n'importe quel visiteur reconnaît de loin, sans même lire l'étiquette. L'enseignante Cristina Malfer raconte comment ses élèves de sixième ont accueilli le tableau par de petits rires, tandis qu'une fille s'indignait de l'audace de l'artiste, qui proposait de considérer cela comme de l'art. Une discussion s'est engagée, puis les enfants ont eu envie d'essayer eux-mêmes et, quelques jours plus tard, leurs propres œuvres sont apparues dans la classe. La curiosité n'a donc pas disparu : il lui faut simplement, parfois, la bonne boîte de soupe.

À gauche : Roy Lichtenstein. *Coup de pinceau en jaune*, 1965. Kunsthaus Zürich, 1975.
© Estate of Roy Lichtenstein / 2026, ProLitteris, Zurich.
À droite : Andy Warhol. *Big Torn Campbell's Soup Can (Vegetable Beef)*, 1962.
Kunsthaus Zürich, 1975.
© The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / 2026, ProLitteris, Zurich. Photo © N. Sikorsky

Nul besoin de s'approcher d'un autre tableau pour en reconnaître l'auteur sans hésiter : impossible de confondre Van Gogh avec qui que ce soit ! Devant *La Maison du Père Pilon* (1890), on a envie de s'attarder sur les murs jaunes, la végétation luxuriante et le ciel bleu que semble parcourir un frémissement. « L'été à la française », voilà comment Nirmala Bähr, la consultante en gestion d'entreprise qui a choisi ce tableau, en définit l'atmosphère : ce paysage lui procure une sensation de lumière et de paix. Je crois que tout visiteur du Kunsthaus Zürich sera heureux de ressentir la même chose.

Vincent van Gogh. *La Maison du Père Pilon*, 1890.
Kunsthaus Zürich. Collection privée. Photo © N. Sikorsky

Et quelle joie pour moi de découvrir un « accent russe » dans cette exposition qui rassemble la crème de la crème ! Deux œuvres de Marc Chagall ont rejoint les « icônes » du musée ; la tendresse, la profusion des fleurs et la tragédie s'y côtoient. Il faut s'attarder devant *Les Amoureux en gris* (1956–1960), pour le tableau lui-même autant que pour les mots qu'il inspire à Matthias Schulz, directeur de l'Opéra de Zurich, avec qui je me suis

entretenue au début de sa première saison zurichoise. Si Deplazes décèle solitude et maladresse dans le couple de Kokoschka, Schulz voit chez les amoureux de Chagall ce besoin qu'ils ont l'un de l'autre, cette proximité et cette chaleur que l'on ne peut entièrement expliquer. Le tableau a d'ailleurs été offert au musée par Vava Chagall en 1973.

Marc Chagall. *Les Amoureux en gris*, 1956–1960.
Kunsthaus Zürich. Don de Vava Chagall, 1973.
© 2026, ProLitteris, Zurich.

Un tout autre Chagall apparaît dans *Le Martyr*, de 1940 : un homme ligoté, des maisons en flammes, un violoniste, une mère avec son enfant… Les motifs familiers de l'univers de Chagall se fondent en une seule image de la souffrance. Faut-il expliquer le sens sous-jacent d'un tableau créé au tout début de la Seconde Guerre mondiale ? À ce qui a déjà été vécu s'ajoute ici le pressentiment d'un avenir plus terrible encore, que l'artiste-prophète a imaginé et représenté.

Marc Chagall. *Le Martyr*, 1940.
Kunsthaus Zürich. Don d'Elektro-Watt AG, 1973. Photo © N. Sikorsky

Le tableau de Marianne von Werefkin, dont beaucoup d'entre vous ont sûrement vu de nombreuses œuvres au Musée communal d'art moderne d'Ascona, porte quant à lui un titre bien prosaïque : *Terrain à vendre* (1916). Un écriteau en français se dresse au milieu des plates-bandes ; à côté, une maisonnette biscornue et un sapin tout aussi biscornu rappellent la version russe que Korneï Tchoukovski a donnée de la comptine anglaise *There Was a Crooked Man*. Mais les montagnes si bleues qui les dominent, les fenêtres jaunes si lumineuses de la maison, les quatre silhouettes sombres au premier plan, si expressives dans leur immobilité, et une cinquième qui se hâte inexorablement vers elles rendent cette scène du quotidien mystérieuse, voire légèrement sinistre : de la comptine, la pensée passe au roman d'Agatha Christie *La Maison biscornue* (*Crooked House*) et à son adaptation cinématographique de 2017. Remarquez que le tableau est entré au musée par un legs de Marianne von Werefkin elle-même – l'artiste n'aurait certainement jamais pu imaginer combien ce modeste terrain prendrait de valeur au cours des cent années suivantes !

Marianne von Werefkin. *Terrain à vendre*, 1916.
Kunsthaus Zürich. Legs de l'artiste, 1939. Photo © N. Sikorsky

On peut ensuite poursuivre vers la vallée enneigée de Kirchner, la guitare de Picasso, les muses inquiètes de Chirico ou la construction de Tinguely, placée à côté du sombre univers de Giger… L'exposition laisse toute liberté de circuler ainsi et de faire son propre choix : laquelle de ces « icônes » deviendra la vôtre ?

Kunsthaus Zürich
musées suisses
Marc Chagall
Marianne von Werefkin

Source URL: *https://rusaccent.ch/blogpost/exposition-iconiques-kunsthaus-zurich*